

AVANT-PROPOS

Stéphane Madelrieux

« L'avantage du pragmatisme » : le titre de ce dossier semble prendre la suite de tous ceux qui ont présenté ou défendu le pragmatisme dans ses propres termes. Georges Sorel avait parlé de *L'Utilité du pragmatisme* (Paris, Marcel Rivière, 1921), Richard Rorty avait invoqué *Les Conséquences du pragmatisme* (Paris, Le Seuil, 1982/1993), et l'on ne compte plus les manifestations scientifiques sur les « usages » du pragmatisme ou sur le pragmatisme « en pratique » ou « en action ». Mais il n'est pas question ici d'affirmer que les seules catégories pertinentes pour comprendre le sens et la valeur du pragmatisme sont celles que l'on doit tirer du pragmatisme lui-même, ce qui serait une manière de préjuger de sa supériorité et de l'immuniser contre toute critique externe. Il s'agit d'abord, plus simplement, de rendre hommage à l'un des philosophes qui a cru dans l'actualité et les promesses du pragmatisme avec une verve et une vivacité exceptionnelles, cultivées jusqu'au bout. Joe Margolis, décédé en juin 2021 à l'âge de 97 ans, était l'aîné de Hilary Putnam et de Richard Rorty et, même si son œuvre est moins connue, il a été un acteur essentiel du renouveau du pragmatisme à la fin du XX^e siècle. Il avait d'ailleurs vu dans la dispute entre Rorty et Putnam le point de départ possible de ce renouveau, dont il espérait qu'il puisse rassembler l'ensemble de la philosophie qu'il appelait « eurocentrique », bien au-delà des frontières états-uniennes. Il a en effet soutenu depuis le début l'institutionnalisation et le développement du pragmatisme européen, et nous sommes nombreux, en Europe, à garder le souvenir de moments précieux passés en compagnie de celui qui avait débarqué en France pour la première fois en 1944, en tant que parachutiste, pour participer à la Bataille des Ardennes. Il a été un chaînon essentiel qui a conservé, transmis, corrigé et élargi l'héritage des pragmatistes passés, formant littéralement jusqu'à nous une continuité humaine et philosophique depuis les premières générations de la fin du XIX^e siècle. Ce nonagénaire, lors de ses études à l'Université de Columbia juste après-guerre, a en effet

pu entendre la conférence que John Dewey y avait donnée lors de la cérémonie fêtant son propre 90^e anniversaire... Mais, en constatant, à la sortie de son doctorat de philosophie, le déclin du pragmatisme dans l'université américaine, il s'était formé à la philosophie analytique alors en pleine ascension et était devenu un spécialiste de philosophie de l'art. C'est à partir des années 1980 qu'il se lança dans un projet d'envergure pour imaginer le futur du pragmatisme, à travers une série de livres qui ont pris pour prétexte initial la controverse Rorty-Putnam au sujet du réalisme et du relativisme. En prenant du recul pour la situer dans l'histoire du pragmatisme classique, mais aussi dans le contexte de la philosophie analytique, en revenant encore plus en arrière pour replacer la situation présente vis-à-vis de la séquence Kant-Hegel, dans laquelle il voit le tournant matriciel de la philosophie moderne, il cherchait à mieux dessiner les contours du pragmatisme futur qui permettra de surmonter les faiblesses des deux vagues pragmatistes précédentes comme les impasses respectives de la philosophie analytique et de la philosophie continentale. *Pragmatism's Advantage* est le titre qu'il donna au quatrième tome de la série¹.

De son point de vue, l'avantage du pragmatisme se manifeste véritablement si l'on fait une comparaison triangulaire, plutôt que binaire, en partant de l'opposition entre philosophie analytique et philosophie continentale. Chaque tradition a raison dans sa critique de l'autre, et elles ont donc toutes les deux tort dans leurs propres principes. La philosophie analytique a raison de critiquer la philosophie continentale pour son recours à des facteurs non-naturels ou extra-naturels dans ses descriptions ou ses explications, mais elle a tort, par peur du relativisme, de rejeter toute perspective historiciste et culturaliste sur les croyances et les conduites humaines. La philosophie continentale a raison de critiquer la philosophie analytique pour son réductionnisme qui n'admet de description ou d'explication légitime des croyances et conduites humaines que dans le vocabulaire causal de la physique, mais elle a tort, par peur du matérialisme, de rejeter toute perspective naturaliste sur l'histoire, la culture,

le langage et les sujets humains². Du fait de ces oppositions et limitations, aucune des deux ne peut se réapproprier les ressources de l'autre. Or, selon Margolis, le pragmatisme, dès sa première vague, avec Peirce et Dewey notamment, avait tracé une troisième voie qui permettrait de récupérer les avantages des deux autres traditions sans leurs inconvénients. Contre la philosophie analytique, le slogan de Margolis est que l'être humain est « naturel, mais non naturalisable », et contre la philosophie continentale, que l'être humain est culturel mais non « extra-naturel ». Entre la position scientiste extrême qui élimine l'histoire culturelle en la ramenant aux principes de l'évolution biologique si ce n'est aux mouvements des corps physiques, et la position transcendantale extrême qui élimine l'origine biologique de l'espèce humaine en faveur d'une auto-création mystérieuse, la perspective que favorise Margolis insiste sur la continuité des processus de formation (*Bildung*) qui font des êtres humains des « artefacts hybrides », totalement biologiques et totalement historiques. Armé de cette perspective à la fois antiréductionniste et antidualiste héritée du pragmatisme classique, Margolis pense pouvoir désormais relire les analytiques comme les continentaux en suivant le slogan de Peirce : « darwiniser Hegel et hégélianiser Darwin. » Darwiniser Hegel, c'est reconstruire les thèses historicistes des continentaux en les dissociant de leur idéalisme et en les réintégrant dans une perspective naturaliste. Hégélianiser Darwin, c'est reformuler les thèses naturalistes des analytiques en les dissociant de leur réductionnisme pour rendre justice à la « seconde nature » de cette espèce historicisée et langagière qu'est l'humanité.

Le deuxième avantage de cette troisième voie qui vient du pragmatisme classique est de donner l'espoir de rapprocher, voire de réunir, dans un pragmatisme futur l'ensemble de la philosophie eurocentrique, en surmontant les divisions, les malentendus et les impasses qui la fragilisent aujourd'hui. Ce pragmatisme prophétique n'aura rien de particulièrement américain : c'est un espoir régulateur qui peut servir de guide aussi bien aux philosophes analytiques ou aux philosophes continentaux qu'aux pragmatistes actuels. Dans ce

mouvement dialectique, il y a néanmoins une prémisse irrécupérable par le pragmatisme futur et qui est commune au scientisme analytique et à l'extra-naturalisme continental : c'est le recours fondationnaliste à une forme privilégiée de connaissance, que ce soit la science, qui nous ferait accéder à la réalité indépendamment de tout schème conceptuel humain, dans la perspective scientifique, ou bien certaines facultés suprasensibles qui nous permettraient d'accéder aux conditions nécessaires de l'histoire, de la culture, du langage, de la pensée ou du sujet humains, dans la perspective transcendante. C'est le troisième avantage du pragmatisme : son rejet, dès la première vague, de toute quête de certitude, par exemple sous la forme d'une connaissance apodictique, d'une faculté privilégiée de l'Ego ou d'une capacité privilégiée du Dasein, d'une harmonie préétablie entre l'esprit et le monde, d'une universalité sans exception et d'une nécessité naturelle, de lois invariantes et inconditionnées, d'une vérité conceptuelle atemporelle, d'une appréhension de la totalité du possible, etc. – c'est-à-dire, en somme, d'une manière d'échapper à la contingence et à l'historicité de la nature et de l'expérience. C'est dans ce refus du fondationnalisme que se trouve l'articulation possible du naturalisme et de l'historicisme, de Darwin et de Hegel, pourvu que l'on pense l'évolution et l'histoire comme des flux sans principe régulateur absolu.

Par rapport à la perspective d'ensemble adoptée par Margolis pour évaluer l'avantage du pragmatisme, les articles qui ont été retenus pour ce dossier sont plus restreints dans leur ambition, mais plus étendus et variés dans leur périmètre. Pour la plupart d'entre eux, ils posent une comparaison binaire et bien délimitée entre un élément pragmatiste et un élément d'un autre genre. Margolis relevait l'intérêt de telles comparaisons locales, comme entre Peirce et Wittgenstein, James et Husserl, Dewey et Heidegger, Mead et Merleau-Ponty par exemple, mais encourageait à les reprendre au sein d'une plus large vision mettant en jeu les principales tendances de la philosophie eurocentrique pour pouvoir dessiner le pragmatisme du futur. Si les articles de ce dossier n'ont bien sûr pas l'ambition de rivaliser avec

les cinq tomes de la série de Margolis, il faut noter qu'ils permettent d'aller au-delà des seules frontières de la philosophie, domaine dans lequel s'était cantonné Margolis (sans doute un effet de la professionnalisation de la philosophie aux États-Unis qui a affecté la seconde vague pragmatiste), alors que le pragmatisme de la première vague était un mouvement transdisciplinaire. Ils permettent aussi de varier les échelles et les modalités de la comparaison. Les deux premiers articles comparent deux auteurs entre eux, mais selon un relevé symétriquement inverse des ressemblances et des différences. Celui de Julie Arnaud reprend la confrontation entre James et Durkheim à propos de l'analyse empirique de la religion, en montrant que ces deux auteurs que tout semble opposer à première vue (comme en témoignent les critiques directes que Durkheim a faites de James) partagent des présupposés communs qui permettraient un rapprochement fécond pour comprendre la relation entre l'individuel et le social. À l'inverse, l'article de Louis Quéré sur Dewey et Gadamer part de leurs ressemblances supposées quant à la revalorisation de la connaissance pratique contre une approche intellectualiste et « épistémocentrée » dans la compréhension de l'action, mais pour mieux en souligner les différences dans leurs manières respectives de rapporter cette connaissance pratique à l'expérience, au langage et à l'histoire. Les deux articles suivants, de deux manières différentes, examinent la pertinence de la perspective pragmatiste dans le champ de l'éthique environnementale, tel que celui-ci s'est développé à la fin des années 1970 aux États-Unis, dans un tout autre horizon théorique, qui est plus proche du kantisme pour sa défense structurante de la valeur morale intrinsèque de la nature. L'article d'Olivier Tinland rend compte de la manière dont un pragmatisme environnemental s'est développé dans ce paysage, en examinant en particulier la manière dont Bryan Norton a voulu surmonter les impasses d'un débat purement théorique pour élaborer une philosophie environnementale qui puisse faire une différence pratique dans les débats publics. Celui de Laurent Riou investit les mêmes débats et les mêmes problèmes mais en cherchant plutôt à réactualiser la théorie de la valuation de Dewey pour surmonter les apories de l'idée d'origine kantienne de valeur morale intrinsèque.

Les deux derniers articles examinent chacun l'avantage de la perspective pragmatiste dans un savoir disciplinaire constitué, mais dans des situations inverses l'une de l'autre. L'article d'Emmanuel Petit prend le cas de l'économie, où le pragmatisme est en situation minoritaire vis-à-vis de la théorie de l'individu rationnel, et montre tout ce que l'analyse économique aurait à gagner à intégrer dans la compréhension de la prise de décision une théorie plus épaisse des émotions, telle qu'on la trouve chez Dewey. Celui de Simon Fouquet porte sur le droit, où le pragmatisme juridique a pu paraître majoritaire voire hégémonique dans la pratique et la théorie états-uniennes à la fin du XX^e siècle, mais il montre que l'on ne peut en retrouver la véritable portée critique et le véritable sens social et démocratique que si l'on revient du pragmatisme sceptique de Richard Posner à celui de Roscoe Pound au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, précisément quand celui-ci cherche à montrer son avantage par rapport au juspositivisme, au jusnaturalisme et au jushistoricisme.

Si maintenant on lit ces articles de manière verticale en les comparant entre eux, la récurrence d'un texte à l'autre des mêmes « avantages », malgré la diversité des modes de comparaison et des domaines comparés, incite à se demander s'ils n'apporteraient pas des éléments de confirmation de la vue générale proposée par Margolis, jusque dans ses aspects programmatiques que l'on retrouve dans plusieurs des articles. L'article de Quéré peut se comprendre comme un effort pour récupérer les analyses de l'herméneutique en naturalisant ce qu'il y reste encore d'intellectualiste : il faut darwiniser les derniers reliquats du kantisme de Gadamer. Même si l'éthique environnementale ne s'est pas développée dans un contexte continental, il s'agit encore dans les articles de Tinland et Riou de se réapproprier le mouvement d'extension de la considération morale au-delà de l'humain dans un cadre qui ne soit plus celui, kantien, de la valeur intrinsèque de la nature. Cette perspective naturaliste s'exprime particulièrement dans la critique des dualismes qui structurent l'éthique environnementale, celui des raisons pragmatiques et de la valeur morale dans l'article de Tinland, ou, dans celui de Riou, celui de la valeur instrumentale

et de la valeur finale (quand celle-ci est absolutisée en valeur intrinsèque). La valeur morale intrinsèque semble une notion « mystérieuse » (Riou), qui revient à vouloir protéger la nature au nom d'une valeur extra-naturelle. À l'inverse, sur l'autre front, l'article de Petit insiste sur la nécessité de sortir de la conception réductionniste du comportement humain que présente la théorie de l'individu rationnel, non seulement en revalorisant la place et le rôle des émotions dans la prise de décision, mais surtout en proposant une conception plus holiste qui en fait un mode de conduite liée aux autres facteurs de l'action comme l'instinct, l'habitude et l'intelligence. Si l'on suit Margolis, il s'agirait ici d'hégélianiser la théorie de la rationalité de l'*homo economicus* pour sortir des prémisses atomistes qui bloquent la compréhension du critère d'utilité et de conséquence pratique. De même, l'article de Fouquet, et malgré la plus grande diversité des théories adverses examinées, insiste sur la volonté pragmatiste de réintégrer le droit dans la culture, l'histoire et la société, jusques et y compris contre le jushistoricisme qui bloque le sens des principes juridiques dans le passé au lieu d'en faire des instruments de résolution des problèmes toujours changeants du présent. Il s'agit bien d'historiciser le droit contre toutes les théories qui cherchent la certitude juridique en soustrayant ses principes à tout contexte historique ou bien en les ancrant dans un contexte historique ultime déterminé une fois pour toutes. Enfin, l'article d'Arnaud, par sa suggestion de féconder de manière croisée James et Durkheim, réalise en quelque sorte les deux mouvements, corrigeant à la fois l'individualisme de James par le point de vue sociologique de Durkheim et le dualisme durkheimien des représentations individuelles et collectives par le point de vue de l'action entendue comme transaction, ce qui permet de défaire de l'intérieur l'opposition entre l'individuel et le social. James se voit en quelque sorte hégélianisé et Durkheim darwinisé pour former un nouveau penseur pragmatiste hybride qui ressemble déjà à Dewey.

Pour se situer encore dans la perspective de Margolis, on peut également voir comment se trame d'articles en articles le motif anti-

fondationnaliste du pragmatisme, qui nous enjoint à renoncer à toute quête de certitude et qui, réflexivement, empêche que le recours à la nature ou à l'histoire ne soit converti en nouveau fondement certain (comme le font le naturalisme scientifique et les philosophies de l'Histoire). Dans l'article de Quéré, l'analyse de l'expérience « herméneutique » comme « expérience de vérité » revient à assimiler la connaissance pratique à quelque chose de « l'ordre de l'intuition ou de la révélation » plutôt que de « l'effectuation d'opérations dans une enquête contrôlée » ; l'autorité normative investie dans la tradition comme source de vérités qui servent de cadres préétablies à nos connaissances et nos actions contribue également chez Gadamer à minimiser l'importance de la reconstruction critique des habitudes : au contraire, « il faut en faire un usage instrumental, et ne pas en tirer des vérités finales et des règles rigides ». Dans le texte d'Arnaud, l'expérience religieuse exceptionnelle, qu'elle soit l'expérience mystique individuelle chez James ou l'effervescence collective chez Durkheim, n'est pas valorisée comme fondement possible de la religion, mais comme outil méthodologique pour comprendre les changements sociaux en général sans « identifier un facteur [psychologique ou social] parmi tous ceux qui interagissent, et l'hypostasier comme étant la cause unique du changement ». Tinland insiste particulièrement sur la spécificité méthodologique qui caractérise le pragmatisme environnemental de Norton, pour lequel il s'agit « d'envisager les théories éthiques non comme des systèmes de principes *a priori* et rigides, mais comme des outils permettant d'analyser des situations problématiques ». Dans le même sens, l'article de Riou souligne sur le caractère fondationnaliste de l'idée de valeur intrinsèque, « qui n'est pas adaptée aux connaissances que l'écologie scientifique procure du fonctionnement relationnel des entités naturelles les unes par rapport aux autres » et qui exprime par là « le besoin de sécurité métaphysique conférée par la connaissance certaine de l'existence objective d'une valeur portée par certaines entités naturelles ou par l'être humain ». La meilleure prise en compte des émotions dans l'analyse de la prise de décision ne revient pas seulement, d'après l'article de Petit, à combler une lacune de la théorie économique orthodoxe, mais

à renverser l'idée d'un « ordre économique naturel », que les auteurs néoclassiques ou marginalistes ont hérité des économistes classiques, et qui constitue une autre expression, dans la connaissance des phénomènes sociaux, d'« une quête scientifique (trop) orientée vers la certitude ». L'article de Fouquet montre enfin que la perspective pragmatiste permet de mettre au jour le présupposés fondationnaliste commun au juspositivisme, au jusnaturalisme et au jushistoricisme malgré leurs différences apparentes, ce qui les conduit à ignorer la réalité historique et sociale du droit et le caractère instrumental et finalisé des principes juridiques, au nom de l'autorité normative investie dans une science des purs faits, dans une nature anhistorique ou bien dans un passé déterminant. Le pragmatisme juridique, pour sa part, « loin de considérer le texte constitutionnel comme une somme de principes intangibles et sacrés [...] enjoint de considérer celui-ci comme un projet nécessairement ouvert à l'interprétation et à la modification ».

Si le dépassement de l'opposition entre naturalisme et historicisme et l'attitude anti-fondationnaliste se retrouvent bien dans les articles de ce dossier, la question de la convergence de l'ensemble de la pensée eurocentrique que Margolis prophétisait demeure bien sûr une question ouverte. Mais si on la maintient au moins à titre d'espoir, pour ne jamais se satisfaire des divisions théoriques et des antagonismes d'écoles qui en viennent à bloquer la voie de l'enquête, elle permet d'inviter à la comparaison et à la discussion, et à valoriser dans le pragmatisme une manière de penser qui, depuis la fin du XIX^e siècle, a toujours cherché à établir des ponts dans la conversation philosophique et scientifique, contre tout dogmatisme – ce qui, on l'a vu, ne signifie pas éclectisme et absence de ligne claire. C'était d'ailleurs le pari de ce dossier de considérer que le pragmatisme se comprend davantage de manière comparative, au lieu de le tenir pour une tradition fermée sur elle-même, et dont l'histoire ne consisterait au final qu'à ajouter des notes de bas de page à Peirce ou à James.

NOTES

1 Les cinq tomes de cette série sur le passé, le présent et le futur du pragmatisme sont, dans l'ordre chronologique : *Pragmatism without Foundations: Reconciling Realism and Relativism*, New York, Continuum, 1986 (2^e éd. 2007); *Reinventing Pragmatism: American Philosophy at the End of the Twentieth Century*, Ithaca, Cornell University Press, 2002; *The Unraveling of Scientism: American Philosophy at the End of the Twentieth Century*, Ithaca, Cornell University Press, 2003; *Pragmatism's Advantage. American And European Philosophy at the End of the Twentieth Century*, Stanford, Stanford University Press, 2010; *Pragmatism Ascendent. A Yard of Narrative, a Touch of Prophecy*, Stanford: Stanford University Press, 2012. La série suit une loi de contextualisation croissante : le premier tome porte sur le débat réalisme-relativisme, où la controverse entre Putnam et Rorty (qui, pour des raisons inverses, n'arrivent pas à concilier réalisme et relativisme) commence à jouer un rôle exemplaire ; les tomes 2 et 3 (qui sont les deux volets d'une même étude) replacent cette seconde vague du pragmatisme dans le contexte de la philosophie analytique américaine (principalement Quine et Davidson), jugée scientiste, mais aussi dans celui de la première vague du pragmatisme classique ; les tomes 4 et 5 élargissent encore l'examen en replaçant l'ensemble de ces débats entre philosophie analytique et pragmatisme dans le contexte de l'histoire de la philosophie moderne

continentale (le cartésianisme, la séquence Kant-Hegel). L'ensemble des problèmes légués par la critique hégélienne de Kant définit la philosophie « eurocentrique », qui est le contexte pertinent selon Margolis pour évaluer les réussites relatives de la philosophie européenne continentale, de la philosophie analytique (américaine), et du pragmatisme. Pour un aperçu de la trajectoire intellectuelle de Margolis, voir « Interview with Joseph Margolis », *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, VI-2 | 2014 (en ligne : <http://journals.openedition.org/ejppap/301>) ; pour une vue d'ensemble de sa philosophie, et notamment du lien entre sa philosophie de l'art et son pragmatisme, voir la présentation de Roberta Dreon, « On Joseph Margolis' Philosophy. An Introduction », in J. Margolis, *Three Paradoxes of Personhood. The Venetian Lectures*, Mimesis International, 2017, préface ; pour le lien entre son pragmatisme et sa philosophie générale de la culture, voir Dirk-Martin Grube & Robert Sinclair (dir.), *Pragmatism, Metaphysics and Culture. Reflections on the Philosophy of Joseph Margolis*, Helsinki, Nordic Studies in Pragmatism 2, 2015. Que ces trois titres soient liés à des institutions pragmatistes européennes montre l'attachement de Margolis au nécessaire élargissement du pragmatisme au-delà de ses frontières états-uniennes.

2 Dans *The Unraveling of Scientism*, Margolis traite surtout des différentes versions du matérialisme, de l'extensionalisme sémantique et de l'éliminativisme qu'il trouve chez Quine, Davidson, W. Sellars, Dennett, Churchland, Chomsky et Fodor. On pourrait penser qu'il donne une vision simplifiée de l'histoire de la

philosophie analytique états-unienne, mais il cherche aussi à montrer comment des tensions travaillent certains de ces penseurs de l'intérieur, comme chez Quine, qui jouent dans le sens d'une décomposition de leur propre scientisme et d'un rapprochement possible avec le pragmatisme.